

Fanes de carottes

un blogzine
de (science)fiction

<http://fanesdecarottes.canalblog.com>

Fanes d'octobre 2007 N°1

le fanzine du Blogzine



Chaque mois, pendant 1 an,
gagner un fan-art !

Série limitée, de douze exemplaires, réalisée par Josefa.

Pour les gagner rien de plus simple, devenez lecteur du blogzine !

Rendez-vous sur le blog :
<http://fanesdecarottes.canalblog.com> et laissez-nous des commentaires, dont un sur un fan-art encore disponible.

@ bientôt !

Fanes de carottes vous enchanteira!



<http://fanesdecarottes.canalblog.com>

Josefa a décidé de réaliser 12 fan-arts pour Fanes de Carottes: nous éditerons chaque fan-art en série limitée de douze exemplaires, pour les lecteurs du blogzine.

Fanes de carottes d'octobre



Edito

Faire un pas en arrière, avant même de commencer. Faire un pas en arrière, jusqu'à ce jour de juillet où d'une discussion décousue naquit une idée, de l'idée un caprice, du caprice ce blogzine, et de ma cervelle saugrenue un nom, « Fanes de Carottes », décidément pas facile à porter. Et ce temps enjambé, entre là-bas et maintenant, le regarder se peupler de textes à lire, d'auteurs avec lesquels travailler, et d'amies avec lesquelles partager le travail, et la joie de créer. Quelques idées plus tard - le temps de le faire, ce pas, en avant cette fois - Fanes de Carottes a déjà changé : c'est devenu un terrain où, en lisant, en écrivant, en créant, on retrouve tout le sérieux que l'on mettait, enfant, dans ses jeux.

Alors si tu passes trop de temps avachi sur le canapé, à laisser tes neurones se dissoudre dans le vide des programmes télé, à appréhender le lendemain qui va t'obliger à quitter le canapé pour l'enfer trop bien identifié de l'école ou du bureau ; si le week-end tu sors et tu bois trop, ou tu ne sors pas et tu as l'impression de ne pas vivre vraiment ; si tout est terne et moche et désespérant, et que tu ne sais pas quoi faire, et bien tu as en fait beaucoup de chance, parce que voici pour t'occuper t'enchanter te paniquer et te séduire, voici donc

un orage à rebours, un dragon mal luné, des monte-en-l'air résolus, plusieurs objets (volants ou non) en cours d'identification, un pré-sélectionneur de bonne compagnie, quelques secondes au-delà de minuit, et des carottes bien sûr, sucrées, salées, sadiques et nostalgiques... De quoi faire le plein de vitamines.

Sommaire

Edito	p. 2
Appels permanents	p. 2
Courrier des lecteurs	p. 3
Appels d'octobre	p. 3
Un pas en arrière	p. 4
Feuilleton du dimanche	p. 5
<i>Enfer administratif (parties 1 à 4 - à suivre)</i>	
Dictionnaire illustré de la SFFF	p. 13
Recettes littéraires	p. 15
De l'autre côté de minuit ?	p. 17
Amnésie	p. 18
Petit jeu arabe	p. 19
<i>Nuit d'Orient et tapis volant</i>	
Les auteurs d'octobre	p. 22
Appels de novembre	p. 23
Mode d'emploi - Glossaire	p. 24

Appels permanents

Dictionnaire illustré de la SFFF

- Noms propres
- Noms communs
- Adjectifs
- Verbes
- Adverbes
- Locutions adverbiales...

Le principe :

- une **définition** comique, technique ou fantaisiste (en 1 000 signes maximum),
- et une **illustration**.

Recettes littéraires

Des recettes à base de fanes et/ou de carottes.

Pour jouer, on écrit un **texte** décrivant de la façon la plus littéraire possible l'élaboration d'une recette de cuisine, sucrée, salée, voire sucrée/salée, ainsi que la saveur du plat, son arôme, son aspect...

Et on joint une **photo** (voire plusieurs) du résultat (ou à la limite un très beau dessin).

Pas de science-fiction ici (enfin, seulement si vous y tenez), mais de la gourmandise et de l'épicurisme.

Courrier des lecteurs

Appels d'octobre

Un pas en arrière

Vous pouvez répondre à cet appel :

- soit sous forme de **texte** (en 10 000 signes maximum),
- soit sous forme d'œuvre **graphique** (dessin, bande dessinée et strips, photo, collage, etc.)

Petit jeu arabe

Un **jeu collectif** sur le principe du téléphone arabe : le premier participant écrit un **texte** court, sur une consigne que je lui envoie. Il me le renvoie en une semaine maximum. J'envoie le texte au second participant, qui en fait une **illustration**. Le troisième participant écrit un nouveau **texte** à partir de l'**illustration**, ainsi de suite.

L'œuvre graphique devra être très détaillée, pour pouvoir servir de base à un nouveau texte. Les textes feront 2000 signes maximum, espaces compris. Ils ne se présenteront pas forcément sous forme de nouvelles, et privilégieront la description.

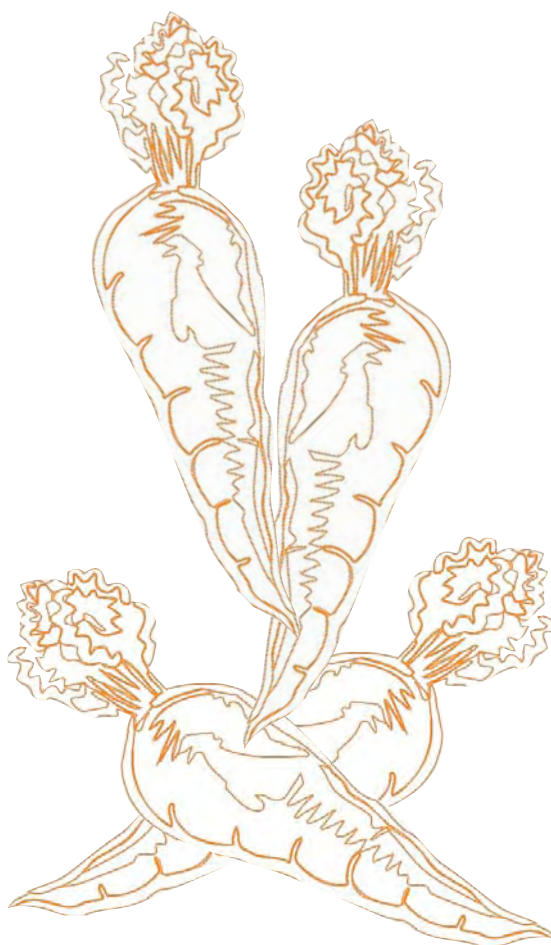
Enfer administratif

Ce **feuilleton du dimanche** devra comporter entre quatre et douze épisodes d'un maximum de 15000 signes chacun.

Attention : l'appel à texte porte sur un feuilleton, et non une novella. C'est-à-dire que vos épisodes doivent être construits de façon indépendante, doivent avoir une chute, et laisser planer le suspense jusqu'à l'épisode suivant.

En octobre, nous allons lire des textes qui parlent d'**amnésie** et de **retour en arrière**, nous allons vivre des aventures orientales sur un tapis volant, nous allons grimper, suer, trembler et paniquer avec les cambrioleurs de l'Administration, nous allons manger des **carottes supliciées**, des **carottes épluchées**, nous allons nous pencher de l'autre côté de minuit, nous allons commencer à apprendre quelques mots de SFFF (**funubulateur**, **humain**, **shorty...**), bref, nous n'allons pas perdre notre temps.

Maintenant c'est à vous. Cet espace, c'est le vôtre. Celui où vous pouvez laisser toutes vos remarques, vos critiques, vos idées, vos envies... Tous les commentaires que Fanes d'octobre vous a inspirés. Bref, un courrier des lecteurs !





Un pas en arrière

Cocje

Le sol meuble s'enfonça sous ses pieds. Le vent soufflait dans ses longs cheveux souples, un murmure continu qu'elle ne comprenait pas mais qui la réconfortait. Le soleil qui la réchauffait tissait à nouveau autour d'elle un cocon aussi doux et protecteur que le ventre maternel. Alice se sentait étonnamment bien. Elle ouvrit les yeux lentement. De grands champs de blé mouchetés de fleurs écarlates s'étendaient à perte de vue. Elle repensa à ce motif ancien de taches de sang sur sa blouse d'écolière, lorsqu'elle avait brusquement saigné du nez en classe, et aux éclaboussures pourpres sur le mur blanc du cours de dessin, le jour où elle avait trébuché, un pinceau à la main. Elle n'était pas certaine d'avoir réellement vécu ces souvenirs. Peut-être s'agissait-il de vieux rêves. Une odeur piquante d'herbe coupée flottait par intermittence, imprécise, se dissolvait dans d'autres odeurs aux identités oubliées. Tous ces éléments, brouillés comme les pièces d'un puzzle, s'assemblaient au petit bonheur la chance. Les souvenirs clairs qu'ils évoquaient s'assemblaient pour ne former qu'un magma vague, sans souci de cohérence. Un oiseau roux passa juste au dessus de sa tête, tournoyant dans un ciel sans nuages. Elle sut alors qu'elle était revenue, après tout ce temps, dans ce lieu de son enfance qui transformait les mauvais souvenirs et où tout était possible.

Le mauvais temps disparut brutalement. La cime des arbres, les nuages gris-bleu et la pluie s'évanouirent - mais pendant quelques secondes, sa rétine les garda imprimés sur fond noir. Alice ne savait plus où elle était. Tout était obscur, impénétrable. Une sensation de chute l'envahissait peu à peu, comme lorsqu'elle rêvait qu'elle tombait indéfiniment. Pas un souffle d'air n'était perceptible, pas un mouvement, pas un bruit. Elle ne voyait plus son corps mais elle pouvait le deviner sombrant vers un autre lieu ou un autre temps, vers un ailleurs inconnu. Cette sensation de chute en suspension contractait son estomac, ou peut-être était-ce l'appréhension ? Ses sens étaient totalement modifiés. L'absence de lumière et le vide environnant firent place aux couleurs, ses sensations revinrent. Elle sentait son cœur battre, le sang couler dans ses veines. Les connections électriques de son cerveau ressuscitaient le rire de sa mère, des voix familières, la douceur d'un oreiller, des odeurs oubliées. Elle n'opposait aucune résistance physique ou mentale. Elle n'avait plus de raison d'être inquiète, seule avec elle-même.

Alice recherchait cette solitude. Elle partait souvent se promener quelques heures sans même avertir sa famille. Elle aimait longer les sous-bois aux environs du village. Le vert foncé des arbres se découpait sur le jaune paille des champs.

Des rayons éblouissants, perçant les nuages denses, éclairaient la lisière de la forêt. Cette lumière orangée qui, juste avant la nuit, transformait le paysage familier en territoire magique, et donnait à Alice l'impression d'arpenter une scène de théâtre. L'orage éclata. Des gouttes d'eau sableuse claquèrent. Alice ajusta la capuche de son sweat et s'enfonça dans la forêt. A l'abri sous les branchages imposants, elle se retourna pour regarder les cordes d'eau qui tombaient avec fracas sur les champs et la campagne. Elle soupira, contente malgré le froid qui commençait à la faire frissonner d'assister à cette apocalypse. Résignée à attendre une accalmie avant de pouvoir ressortir de la forêt, elle s'adossa à un tronc d'arbre. Elle n'était pas très rassurée de voir le jour décliner, bien que cela suscitât une certaine excitation. Quelques minutes s'écoulèrent comme des heures. La forêt muette l'isolait du brouhaha de l'orage. Ses pensées divaguaient agréablement et, engourdie par le bruit de la pluie incessante, elle ferma les yeux. L'arbre céda, ou peut-être se volatilisa-t-il ? Sans réaliser ce qui lui arrivait, Alice fut brusquement projetée en arrière.





Enfer administratif

Premier épisode

« *Le casse du siècle* »

L'Administration toute entière est gérée informatiquement dans notre beau pays, riche des avancées technologiques les plus pointues. Et comme notre beau pays est égalitaire et distribue équitablement ses précieuses ressources à chaque habitant, l'Administration est extrêmement puissante. Evidemment, personne n'est obligé d'accepter ses bienfaits, certains marginaux préfèrent ne compter que sur eux-mêmes -et s'en mordent généralement les doigts quand il leur arrive un problème. De toutes façons, il n'y a que les gens préparant un mauvais coup qui refusent de voir le système surveiller chaque aspect de leur vie, les gens honnêtes n'ont rien à craindre. Ce ne sont même pas des humains qui jouent les voyeurs, ce sont les machines qui vérifient simplement que chacun paie ou reçoit selon ses besoins et ses mérites. Les honnêtes gens n'ont rien à craindre.

Moi non plus d'ailleurs, même si je ne suis pas quelqu'un de très honnête. Enfin si, de ma naissance à ce jour, j'ai réellement été d'une honnêteté scrupuleuse, les archives indestructibles du système peuvent en témoigner. Ce que les machines ne peuvent pas savoir, c'est qu'au fond de moi je n'ai jamais été honnête. J'espionnais le système pour préparer mon grand soir. J'ai prévu, avec l'aide de certains associés, de faire le casse du siècle. Nous allons braquer les fichiers de l'Administration et nous faire attribuer un beau paquet à vie, ainsi bien sûr que l'effacement de toutes les poursuites de police à notre rencontre. Simple, rapide, efficace, en un mot génial : c'est mon plan.

Je m'appelle Surrey, Martin Surrey.

Je me présente au siège principal de l'Administration. Cet immense bâtiment domine la ville comme un instituteur sévère-mais-juste surveillant les enfants dans une cour de récréation -ou peut-être est-ce l'idée que des années de propagande nous implantent spontanément à tous dans le cerveau. Après tout, il y a belle lurette que l'éducation des enfants n'est plus confiée à des humains. Tout est automatisé et la présence des administrés était même interdite à une époque, ils devaient tout régler par messagerie informatique. Puis les puissants ordinateurs de l'Administration ont calculé que les gens aimeraient ce contact, le fait de se déplacer pour présenter leurs doléances au remplaçant -bien plus efficace- d'une divinité toute-puissante et bienveillante. Une minorité de personnes, en fait, mais l'accueil a malgré tout été magnifiquement décoré pour éblouir la foule. Je m'avance entre les fresques et les bas-reliefs hauts de trois mètres, je suis aveuglé par la lumière perçant les vitraux, je slalome entre les fontaines qui exhibent leurs superbes statues. De nombreux groupes les regardent bouche bée : si on les laissait sortir de leurs écoles réservées, les élèves artistes pourraient passer des années de formation au rez-de-chaussée de l'Administration.

Ce qu'on laisse ignorer à la plupart des gens, c'est que ce rez-de-chaussée est doté d'une sécurité à toute épreuve. Et c'est normal, après tout. Nous avons envahi et dominé tant de pays qu'il faut bien protéger l'Administration des rebelles et terroristes qui ne rêvent que de faire s'écrouler notre puissance. Hélas ça complique également la tâche de l'humble cambrioleur que je suis. Heureusement, il existe au premier étage une partie accessible à certains professionnels. Il m'a fallu de nombreux efforts pour faire partie de cette élite admise dans le saint des saints, et encore davantage pour faire admettre la nécessité de

laisser mes « assistants » m'accompagner. En comparaison, recruter ces trois bandits a été simple comme bonjour.

Devant la statue d'une lionne ailée qui nous sert de point de rendez-vous, j'attends que mes complices arrivent. Je suis le seul à tous les connaître, c'est la première fois qu'ils se rencontreront. Est (enregistrée sous le nom de Ruiva Chambon dans les archives de l'Administration) arrive la première. C'est une pirate informatique géniale et idéaliste, persuadée, malgré les assertions de la propagande, que le système comporte des bugs et que des gens innocents en font les frais. Elle est venue pour réparer ça. Le genre d'idée qui me passe personnellement à des kilomètres au-dessus de la tête. Si je l'ai engagée, c'est avant tout pour ses talents de hacker qui nous serons indispensables une fois dans l'ordinateur géant. Je la connaissais sous un jour plutôt bravache et ça m'amuse de voir à quel point elle a l'air terrifiée maintenant qu'elle s'est jetée à l'eau. Pour se donner une contenance, elle sort son mini-ordinateur et commence à pianoter nerveusement. Nous restons un long moment seuls et silencieux mais cette fois ma peur a cédé la place à un délicieux sentiment d'anticipation.

Charbon arrive à son tour. Normal qu'il ait été plus lent : il transporte dans deux gros sacs notre matériel de survie -au sens large, nous avons pris aussi bien de la nourriture que des armes- et il a dû passer un grand nombre de contrôles avant qu'on le laisse passer. Au moins il n'a pas eu besoin de cacher le matériel (ç'aurait été impossible), le système de l'Administration le désintègrerait dès qu'il tenterait de sortir un fusil de son sac et il le sait. Ce qui ne l'empêche pas d'être aussi à l'aise dans ce hall qu'un professeur venu étudier l'art moderne. Lui, contrairement à Est, est un vétéran qui n'a pas hésité à me montrer ses réticences et ses doutes lorsque je l'ai recruté, et qui maintenant est aussi détendu que la jeune fille est nerveuse. Il a une dizaine d'années de plus qu'elle mais il semble beaucoup plus âgé. Je l'ai recruté en prison. Si tout se déroule comme prévu, son rôle se limitera à porter les plus



lourdes charges et à nous aider dans nos acrobaties -c'est de loin le meilleur en escalade de nous quatre. S'il y a un imprévu, il est là pour se battre et nous protéger.

Silence. Au bout de quelques minutes, Est demande d'une petite voix : « On attend encore beaucoup de monde ? »

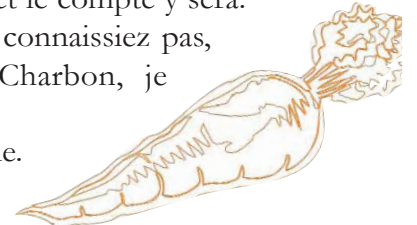
Au ton de sa voix, je comprends sa peur d'être entendue et jugée suspecte par le système de sécurité. Evidemment nous sommes écoutés en permanence, et pour éviter les soupçons je réponds d'une voix forte :

« Plus qu'une personne et le compte y sera.

- Au fait, vous ne vous connaissiez pas, mais voici Charbon. Charbon, je vous présente Est.

- Enchanté Mademoiselle.

- B'jour. »



Ces mondanités de salon m'amuse beaucoup. Autour de nous la foule passe et s'agite sans se douter de quoi que ce soit. Enfin Silver arrive. Les autres la regardent et j'admire le sang-froid de Charbon qui la salue aussi élégamment qu'il l'a fait avec Est. Pour ma part, j'ai vraiment peur que sa seule présence nous fasse repérer.

Tout en mâchonnant un chewing-gum en permanence, elle sourit sans cesse, de toutes ses dents. Ce qui, combiné à ses yeux trop grands et trop maquillés, lui donne l'air d'une folle. Des cicatrices -marques de brûlures plus ou moins bien greffées- lui courent sur le visage et les mains, et sans doute aussi sur d'autres parties du corps dissimulées par sa combinaison noire, tachée et garnie d'innombrables poches. Et Silver est âgée : elle a largement dépassé la soixantaine. Ceci dit, en matière d'explosifs, de chimie et de tout ce qui a trait au perçage de panneaux blindés, son esprit est toujours aussi vif. Je doute qu'il l'ait jamais été dans d'autres domaines, et son caractère instable ne me plaît pas du tout, mais c'est la meilleure et elle n'était pas chère : je n'ai eu qu'à la faire évader de l'hôpital psychiatrique et lui promettre une affaire explosive pour qu'elle soit prête à me suivre jusqu'au sommet de la tour s'il le faut. Je la présente également.

Une charmante androïde nous rejoint pour nous guider jusqu'au bureau où nous serons accueillis. La puce électronique que je porte greffée sous la peau lui a indiqué dès mon entrée qui j'étais, la raison -officielle- de ma venue dans ces lieux et mon autorisation -officielle- d'être accompagné. Nous suivons notre guide docilement jusqu'à un ascenseur qui quitte le luxueux rez-de-chaussée et

monte au premier étage, dernier sanctuaire des humains. Au-dessus, il n'y a plus que les machines pendant quatre-vingt-dix-huit étages, un immense complexe dédié à l'organisation du pays, un épouvantable labyrinthe dans lequel la maintenance humaine s'aventure rarement -il n'y en a tout simplement pas besoin. Nous entrons dans le bureau indiqué. Quatre magnifiques fauteuils font face à un écran où s'affiche un visage souriant mis en place par l'intelligence artificielle, pour que nous ne nous sentions pas stupides de parler à une machine. Nous attendons que l'androïde referme la porte sur nous. L'homme sur l'écran est probablement une copie d'une œuvre d'art célèbre, facilement identifiable pour ceux qui ont une culture générale dépassant le niveau scolaire -ce qui n'est pas mon cas. Il nous sourit de toutes ses dents et nous souhaite la bienvenue, tout en nous désignant les fauteuils d'un geste accueillant. Je lui réponds : « Salut mon pote. »

L'I.A. a sans doute repéré la familiarité inhabituelle avec laquelle je m'adresse à elle mais elle ne bronche pas, elle sait que les humains sont des caractériels bornés et trop souvent dotés d'un sens de l'humour qu'elle est incapable de comprendre. Est se ronge les ongles et Charbon regarde le décor d'un air détaché, tandis que Silver applique ce qui ressemble à un autocollant noir sur l'angle supérieur droit de l'écran. Puis nous attendons. Aucun de nous ne s'assoit sur les fauteuils trop confortables: ils sont équipés de sangles électro-magnétiques qui peuvent vous maintenir et tétaniser tous vos muscles, et s'ils sont ne serait-ce qu'à moitié aussi bien conçus que les minibars intégrés dans les accoudoirs, je ne tiens pas à les tester.

L'homme-écran nous demande -d'une voix toujours aussi douce et polie- pourquoi nous ne nous asseyons pas et ce que nous sommes en train de faire. Après quoi il nous rappelle que les locaux de l'Administration doivent être protégés de toute dégradation. La sécurité de cet endroit est vraiment une passoire. Enfin, il est temps de savoir si oui ou non Silver est aussi cinglée qu'elle en a l'air: la mini-bombe extra-plate qu'elle a collée sur l'écran va-t-elle vraiment exploser, ou n'est-ce qu'un autocollant que son cerveau malade lui fait prendre pour une bombe? Elle me paraît bien assez tordue pour que j'aie un doute, un peu tardif.

Deuxième épisode

« *Boum* »



La voix de l'I.A. me paraît de plus en plus stridente. Elle nous ordonne d'adopter enfin un comportement cohérent et m'avertit qu'elle me programme des séances de rééducation psychologique -les autres étant sous ma responsabilité. L'ambition et l'audace sont souvent mal perçues, visiblement.

Enfin, la bombe remplit son rôle et l'écran en entier se détache du mur dans une vibration sourde avant de tomber lourdement sur la moquette épaisse. Ni explosion ni panache de fumée: cette absence est en elle-même impressionnante. Je ne regrette plus d'avoir engagé Silver.

Je me glisse dans l'espace précédemment occupé par l'écran et la série de gadgets qui le reliaient à l'I.A. principale - la bombe a soufflé tout ça très proprement- et je grimpe de mon mieux, écartant les fils et les boîtiers sur mon passage. Très vite j'atteins un tube horizontal me permettant tout juste de ramper, ce que ce je fais pendant cinquante mètres. Enfin j'arrive dans la salle où je me laisse tomber avec un soupir de satisfaction. Ce n'est même pas vraiment une salle, plutôt un puit, un tunnel carré vertical de cinq mètres de côté qui monte jusqu'à cent mètres de haut -d'après ma carte. Au-dessus de moi, impossible d'y voir à plus de cinq mètres, l'obscurité avale étonnamment vite la lumière puissante de ma torche. Nous sommes dans une aberration architecturale, un vide laissé au cours des remaniements de la structure des machines, heureusement relié au vieux réseau de maintenance qui était justement prévu pour les réparations humaines. Aucun système de sécurité une fois que nous sommes dans les entrailles de la bête. Le casse du siècle ne demandera que notre talent, et du talent mon équipe et moi-même n'en manquons heureusement pas.

Nous entamons l'ascension immédiatement -autant en faire le maximum tant que nous sommes en forme. Nous sommes tous équipés de crochets aux mains et aux pieds, qui se fixent instantanément sur la paroi de métal et se détachent une fois qu'on les tire vers le haut. Pas le

temps de se sécuriser davantage. Est souffle très bruyamment au bout d'une minute à peine, elle a pourtant fait bien pire que ça à l'entraînement, ça doit être le stress. Tout ce que je lui demande c'est de ne pas paniquer au point de tomber. Déjà le sol a disparu. Nous sommes suspendus entre deux carrés de noir absolu, chassant l'impression tenace de tourner, de répéter à l'infini les mêmes gestes pour n'arriver nulle part. Les dix premières minutes sont les plus longues. Ensuite, la monotonie de notre tâche nous abrutit suffisamment pour que nous cessions de consulter l'horloge à chaque pas -t surtout que nous arrêtions de vérifier à l'altimètre que oui, nous montons. Même Charbon, qui joue au professionnel, l'a regardé en douce. Nous montons. Vers la fortune et la gloire, me répète-je pour chasser de mon esprit l'idée que les ténèbres sous mes pieds sont beaucoup trop proches pour n'être que des ténèbres...

Je regarde dans mon dos - un simple coup d'œil bref, je suis un chef et je me dois de surveiller mes troupes- quand je sens mon crochet s'enfoncer dans quelque chose d'étrangement mou. Je me retourne, ma lampe frontale éclaire crûment une longue plaque de moisissure vert sombre. Derrière moi Silver s'écrit : « Putain de merde, c'est quoi ça ? »

Charbon répond :
« Je ne sais pas mais ça a l'air de recouvrir tous les murs.
- Les crochets tiennent dessus ? demande Est, inquiète.
- Apparemment oui, si on appuie assez fort pour traverser le truc vert et atteindre le mur. »

Je teste. Oui, c'est faisable, mais c'est dur et la couche de matière verte -trop compacte pour être de la moisissure, on dirait plutôt une sorte de vase qui serait collée à la verticale - paraît s'épaissir quand on monte. On va vite s'épuiser.

« C'est quoi ? demande Est. »

Je lui réponds que je n'en ai aucune idée. Mauvaise réponse, m'indique son expression. Il faut que je trouve quelque chose : il nous reste encore trente mètres avant d'atteindre le sommet et elle commence à trembler.

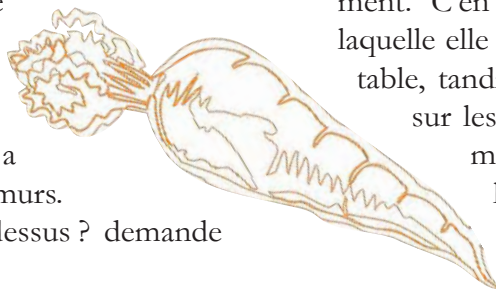
Charbon a senti le danger et commence à lui parler d'une voix douce, en articulant exagérément, comme si c'était une enfant. Est s'énerve et lui répond qu'elle est parfaitement capable de

s'occuper d'elle, merci bien. La dispute s'envenime -étrangement aucun des deux ne parle plus fort que le chuchotement, comme si nous étions en train de violer un sanctuaire. Soudain Silver éclate de rire et dit : « Attention dessous ! »

Nous levons nos lampes vers elle. Je n'avais pas vu qu'elle avait grimpé si haut, ni qu'elle se tenait en équilibre sur les prises de ses pieds pour fouiller dans ses poches. Elle a apparemment mélangé le contenu de plusieurs fioles et en a badigeonné la paroi, laissant une longue trace visqueuse où le métal apparaît. Elle crie en lâchant un tube vide et continue joyeusement son travail d'escargot. Je la félicite -surtout pour ne pas entendre l'absence de bruit accompagnant la chute du tube, pour ne pas l'imaginer tombant et tombant dans le gouffre. Précautionneusement, nous nous engageons à la suite de Silver dans le chemin vertical qu'elle ouvre à travers la mousse, d'abord Est, puis moi, puis Charbon. J'entends Silver marmonner des incantations lugubres au fur et à mesure qu'elle fait fondre l'étrange matière verte. Celle-ci est de plus en plus épaisse, elle nous dissimulerait entièrement si la voie ouverte par Silver ne s'élargissait pas constamment. C'en est même inquiétant, la vitesse à laquelle elle nous ouvre un passage aussi confortable, tandis que la mousse visqueuse s'amasse sur les trois autres parois. On dirait que la matière recule. Qu'elle a su reconnaître les ennuis et qu'elle se contracte pour ne pas entrer en contact avec les produits magiques de notre sorcière. Je ne sais pas ce que c'est, ni ce que ça fait là, et l'idée que ça soit intelligent me flanque la chair de poule. Je préfère penser que c'est sans doute un végétal, une sorte de moisissure plus ou moins mutante, comme je l'avais imaginé au début. Puis j'arrête de penser. Il y a des moments dans la vie où il faut savoir se mettre en black-out.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé quand j'entends Silver dire : « Chef ! On fait quoi maintenant ? »

Ce n'est pas une question innocente. Pour obliger Silver à reconnaître la hiérarchie au point de m'appeler « chef », c'est même un sacré putain de foutu problème. Je lève la tête et je perds momentanément mon souffle. J'entends Est



émettre un petit cri étranglé. Charbon ne réagit pas du tout. Je le déteste.

Au-dessus de nos têtes la moisissure se réunit en une belle voûte au centre de laquelle tremble un ovale d'un blanc laiteux long de plus de trois mètres. Ce truc vibre au rythme d'une respiration. Est murmure :

« Dieux, mais qu'est-ce que c'est ? Et comment ça a pu arriver ici ? »

- Peu importe, dis-je en jouant les hommes blasés (alors que la chose m'a filé les chocottes à moi aussi, et pas qu'un peu), en tous cas ça bouche le passage. Silver ?

- Ouais ?

- Vas-y, fais boum-boum.

- Franchement il y a des fois où je trouve la façon dont vous vous adressez à moi trop condescendante pour mériter qu'on passe dessus, même pour garder une bonne ambiance au sein de l'équipe. Mais puisque vous me remettez si gentiment carte blanche (elle fait craquer ses doigts et je devine d'ici son sourire qui s'élargit encore davantage), ça marche, on va faire boum-boum. »

Troisième épisode

« Au sommet »

Silver est heureuse. Elle chantonne -faux et à contre-temps- tout en plantant de petits bâtonnets noirs dans la masse gélatineuse qui tient lieu de plafond. Charbon est à la fête également : il s'active pour accrocher au mur une feuille de plastique qu'il vitrifie ensuite, puis il aide Est à se réfugier dessous. Il en profite au passage pour la serrer de près et jouer les Rambo, depuis le début il n'attend que ça. Pour ma part, je refuse de laisser voir mon inquiétude et je joue les chefs capables de tout prévoir. C'est donc à moi que la jeune fille adresse son regard le plus haineux, tout en se retenant d'obliger Charbon à la lâcher à grands coups de coude. Au moins elle n'a plus aussi peur.

Pour nous rejoindre, Silver se jette sur la paroi opposée -qui ne se trouve plus aussi loin, mais quand même- et rebondit vers nous, comme si mourir écrasé n'arrivait qu'aux autres. Pas de

compte à rebours. Pas d'explosion. Juste un sifflement aigu à nous faire pleurer et un bruit immonde évoquant des toilettes bouchées par une substance qu'il vaut mieux ne pas identifier. Puis une cataracte de matière gluante, mélange de blanchâtre et de verdâtre, dégringole sur notre pauvre abri. Silver décolle les crampons de ses mains et agite les bras en criant : « Il pleut ! ». Charbon, qui était si fier de son attirail de haute technologie, se plaque de son mieux contre le mur, les yeux fermés. Est, qu'il a enfin lâchée, en fait autant. J'ai dû hurler. Heureusement tout ce bazar a couvert ma voix : j'aurais eu l'air de quoi, franchement ?

C'est interminable et dégoûtant.

Heureusement le plastique tient bien. Quand c'est enfin fini, nous émergeons timidement. L'affreux bruit de succion a laissé place à un grondement menaçant. Rien de vivant, on dirait plutôt un évier géant qui se vide. La chose a laissé place à un trou noir béant d'où descend la plus épouvantable puanteur que j'aie jamais sentie. Des morceaux gélatineux restent collés sur les cotés et des filaments blancs -sans doute des restes de l'ovale- ont retenu des morceaux plus compacts. Et plus gluants. Le grondement vient lui aussi du sommet sans discontinuer. Je suis sûr que c'est la masse verdâtre qui l'étouffait et qu'il n'a rien à voir avec la créature que Silver vient de faire exploser. Ce n'est certainement pas un râle d'agonie, ni le cri de vengeance d'un deuxième mollard mutant. Je félicite Silver pour son beau travail et j'ordonne qu'on se remette en route. Et avant que j'aie pu rassurer Est sur l'origine du bruit, Charbon me double et lui explique que c'est sans doute de l'air dans les tuyaux. De l'air dans les tuyaux qui ferait un bruit de gargouillis pareil c'est ridicule et je le lui dirais bien si j'avais une meilleure explication. Mais comme c'est exactement le genre de truc bidon que j'allais lui servir, je me tais.

Silver dit qu'elle n'a plus de produit pour dissoudre les restes de la chose et nous avançons péniblement pendant environ six mètres qui nous paraissent durer des heures. Nous aurions déjà dû arriver au sommet. Une fois les murs gluants sous nos pieds, je demande à Charbon d'installer le filet : fixé aux parois, il est censé être assez solide pour nous permettre de nous



reposer. Nous repartons deux heures plus tard. Est a l'air aussi épuisée que si elle venait de courir un marathon, le stress l'a davantage vidée que l'effort physique pourtant intense. Enfin nous arrivons au sommet du puits : rien qui indique l'origine du bruit ni de l'odeur, mais du vrai sol et un vrai tunnel dans lequel on peut marcher sans se cogner la tête. Le bonheur.

D'un geste délicat j'arrête Charbon qui allait prendre la tête du groupe comme s'il était le chef et je m'avance d'un pas conquérant. Plus que quelques heures de marche dans ce labyrinthe et nous toucherons au but.

Mon pas perd instantanément de son allure triomphante quand je freine de toute urgence au-dessus d'un précipice. Mes deux pieds sont en équilibre sur l'arrête de métal dangereusement lisse et je mouline des bras comme un fou. Non, pas question de mourir maintenant et surtout pas aussi bêtement !

Enfin je sens un bras me retenir et me ramener vers les vivants. En me tenant par le col comme un gosse, histoire de bien me faire sentir qu'il est plus grand que moi. Cette fois c'est décidé : si jamais je trouve un moyen de le perdre en cours de route, Charbon va y avoir droit.

Est éclaire le gouffre : le tunnel continue juste après un puit jumeau de celui que nous avons emprunté, un carré de deux mètres de coté cette fois. Charbon se vante :

« Je pourrais sauter ça d'un seul bon !

- Pas sans vous exploser la tête au plafond, signale Est qui se bouche le nez. Je crois que l'odeur vient de ce trou.

- On plante une corde et on traverse, dis-je de ma voix la plus autoritaire. On n'a pas de temps à perdre. »

Nous traversons très précautionneusement -surtout Est qui refuse toute aide mais prie les yeux fermés la majeure partie du trajet. C'est Silver qui remarque la première les graffitis. Des dessins, des mots, des symboles étranges, ça me rappelle les portes des toilettes publiques à l'époque où les caméras ne permettaient pas de punir ce genre de dégradation. Charbon, lui, penche pour un rite religieux. En tous cas ça n'a rien à faire là -pas plus que l'oppressant grondement qui stoppe tout à coup, nous coupant le souffle. Instinctivement nous nous regroupons. A part Silver qui ne trouve rien de plus intelligent à

faire que de lancer sa lampe en avant en criant « Hého ! Coucou ! Y a quelqu'un ? » Nous nous figeons en attendant que s'éteignent les échos de sa voix et les rebondissements de la lampe qui au passage éclaire un certain nombre d'objets. Aucun doute, il y a des êtres humains qui sont passés par là récemment. Quoique j'imagine mal un être humain s'amusant à tordre les objets les plus communs dans un but obscur, avant de les laisser là où personne n'est censé s'aventurer. Est s'avance à son tour et attrape un accoudoir de fauteuil-minibar au dos duquel des vis ont été fixées. Pourquoi mutiler ainsi cet objet utile et fonctionnel ?

« Il est cassé, dit Est. Il a été transformé et maintenant qu'il ne marche plus on l'a jeté là. Mais qui ?

- Merci pour le chien, il me tapait vraiment sur les nerfs ! crie Silver dans le noir.

Est et moi la regardons puis échangeons un soupir avant de nous concentrer à nouveau sur la trouvaille de la jeune fille.

- Ce qui m'inquiète, dis-je, c'est l'absence totale de poussière. Les machines qui nettoient les tunnels auraient dû se débarrasser de ces débris et si elles ne fonctionnent pas, qui fait le ménage ? Ou quoi ?

- Ça nous fait déjà deux "qui", répond Est. Ce sont ces "qui" qu'il faut trouver avant tout. »



Quatrième épisode

« Les bureaucrates »

Nous avançons sans trouver de réponse pendant un long moment. Le tunnel se divise rapidement et hélas rétrécit, les embranchements reliés par des puits étroits se succèdent. Nous suivons les indications de nos cartes électroniques et les commentaires de Est qui sait non seulement exactement où nous sommes, mais aussi à quoi sert chaque partie que nous traversons. Nous sommes entrés dans la zone de l'ordinateur géant, dans son domaine. Qui n'est pas que le sien, visiblement. D'autres graffitis ornent les murs et quelques objets mutilés gisent sur le sol. J'ai l'impression d'entendre le silence menaçant d'ennemis ne faisant pas de bruit. Tout ça m'angoisse et me met en colère : l'Administration n'aurait dû être qu'une gigantesque boîte, une

machine, un simple outil au service de la population, pas un temple maudit ! Il y a beaucoup trop de choses que je n'avais pas prévues et j'enrage de ne pas savoir y faire face.

Nous n'aurions même pas dû passer par là. La carte est claire : tout droit. Pas moyen de faire plus simple.

Mais Est veut sauver le monde. Donc passer par la zone où se sont produites les principales erreurs du Système. Des rumeurs de bas étage à mes yeux mais des vérités valant la peine de tout risquer selon elle : bébés morts de faims parce qu'on les mettait au régime dès la naissance, population taxée sur la radioactivité qu'elle reçoit, appartements réglementaires sans toit, etc.

Et comme notre adorable petite Est a remarqué que son avis était peu fréquemment pris en compte dans le groupe, elle ne nous a pas demandé un détour, elle s'est simplement mise à courir là où elle voulait aller, nous obligeant à la suivre ou à la perdre. Et la perdre avant qu'elle ait accompli son piratage, c'est perdre tout le bénéfice de l'opération. Exclu.

Nous ouvrons le panneau avec la discrétion d'une troupe de rhinocéros, sans même nous demander qui a installé dans les tunnels une plaque de métal servant visiblement de porte. En fait nous avons la réponse avant de poser la question. Nous trouvons les fameux « qui ».

Dans un même réflexe, Silver, Charbon et moi sortons nos armes pour tenir en respect ces créatures. Ils tiennent déjà Est qui s'est jetée de toutes ses forces droit dans la gueule du loup. J'ai un revolver et Charbon une véritable artillerie dont il sait se servir. Quand à Silver, impossible de dire sur quoi ses longs doigts se sont refermés, mais puisque ça sort de ses poches ça doit pouvoir faire pas mal de dégâts. Les autres nous regardent, menaçants. Ils s'approchent lentement, avec une prudence indiquant qu'ils savent qu'on ne leur échappera pas mais qu'ils préfèrent ne pas se prendre un mauvais coup pendant qu'ils lanceront l'assaut. Nous sommes au cœur de leur territoire, dans leur campement. Ils n'ont plus grand-chose d'humain. Plus ou peu de vêtements. Un corps retourné à l'état sauvage. Des armes constituées de morceaux de câble et de pièces de métal tranchant. Ils grognent un peu. J'ignore si ce sont des restes de langage. Ils ont l'air de s'être perdus

ici depuis des années, peut-être même des générations.

Ils portent tous une trace noire autour du cou. Une sorte de tatouage...

« Oh mon dieu, murmure Silver, ils se sont gravé une cravate sur la peau ! »

Des anciens employés de l'Administration, oubliés là lors des réaménagements du bâtiment. Autrefois on les appelait les bureaucrates. Il y a combien de temps, trente, cinquante ans ? Assez pour que ces créatures aient perdu toute humanité. Et hélas tout souvenir du comportement décent à avoir devant un groupe fortement armé. Nous allons devoir en tuer quelques uns pour faire fuir les autres. Est est bâillonnée par une harpie puante et roule des yeux furieux. Il faut qu'on la récupère. Ils sont sans doute cannibales, en plus. Ils ont bien l'air de cannibales. Même s'il leur manque pas mal de dents. Et qu'est-ce qu'ils peuvent trouver à boire ici ?

Charbon interrompt mes interrogations et le calvaire d'Est en tirant une balle en plein milieu du front de sa geôlière. La créature s'écroule en gargouillant. Les autres se figent une fraction de seconde et je ne peux m'empêcher d'imaginer cette foule se jetant sur nous et nous dépeçant vivants de sa multitude de longs doigts noirâtres...

Silver allume quelque chose. Ce n'est pas une torche, c'est un bâtonnet au sommet duquel est fiché un minuscule feu d'artifice passant en grésillant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je ne sais pas pourquoi elle l'a emmené avec elle, mais ça marche : les bureaucrates reculent. Personne ne fait attention à la femme morte dont les mains sont toujours agrippées aux épaules d'Est, qui se dégage nerveusement. Je lui demande de venir avec nous. Au contraire, elle explore l'endroit, de plus en plus furieuse, bousculant les bureaucrates pétrifiés par le feu de Silver. Et elle hurle. Elle hurle en voyant le programme entier de distribution d'aspirine brisé et transformé en outils de fortune. Elle hurle en voyant des niches creusées dans la gestion des protections contre la radioactivité. Elle hurle en trouvant les circuits du service des naissances maladroitement sculptés. Mais au moins elle se tait en débarquant en trombe dans une autre salle creusée à même les circuits électroniques et qui sert visiblement de salle de sacrifice. Il reste quelques morceaux de chair humaine cérémon-

nieusement préparés sur une table composée de blocs-mémoires. Cannibales. Je ne m'étais pas trompé. Est se tait et plaque une main sur sa bouche, prête à vomir. Je lui passe un bras paternel autour des épaules tandis que Silver tient en respect les sauvages et que Charbon inspecte l'autel.

« Je regrette que ça ne soit pas réparable, dis-je à Est, mais maintenant il faut continuer, d'accord ? On ne peut rien faire.

- Hein ? Oh, si, c'est réparable, me répond-t-elle distraitement sans parvenir à détacher ses yeux de la table des sacrifices. L'Administration a toujours de l'espace en trop pour d'éventuelles données imprévues, il suffit d'y remettre les programmes détruits. Ce n'est pas ça le... le problème. Ce qui ne va pas (sa voix devient brusquement sèche et froide) c'est qu'ils vont recommencer. Ces sales enfoirés vont continuer jusqu'à ce qu'ils aient grignoté tout le système de l'intérieur. Il faut les arrêter. Il faut... »

J'ai peur qu'elle me demande de tous les tuer, ce que je devrais refuser pour des raisons pratiques : je ne veux pas mourir. Mais j'oubliais qu'elle-même a un cœur tendre. Elle prend une longue respiration et termine : « Il faut les libérer. Tous. »

Faire sortir d'ici une cinquantaine de personnes agressives avec qui nous sommes incapables de communiquer : même si j'avais envie de me donner cette peine, je ne vois pas comment je ferais. Je promets donc à Est : « Au retour. On ne va pas les traîner avec nous. On verra au retour. - Merci. »

Sa gratitude naïve me gêne. Sa docilité nouvelle aussi : sans protester elle abandonne le campement des bureaucrates et nous guide pour retrouver notre chemin. Deux hommes de la tribu tentent de nous attaquer, Silver en brûle sévèrement un (avec de l'acide je crois), Charbon tue l'autre d'une balle dans la tête. Les autres nous laissent tranquilles mais nous suivent pas à pas, le visage inexpressif, menaçants par leur seule présence. Leurs barbouillages noirs ondulent sur leurs poitrines creuses au rythme de leur respiration. Des cravates. Dernier vestige d'un temps où ils étaient humains. S'ils nous attaquent je compte bien en envoyer un sacré paquet dans l'autre monde avec moi.

Ils nous abandonnent aussi brusquement qu'ils sont apparus, à un endroit du tunnel où leurs graffitis s'arrêtent net. Ils restent confinés dans leur frontière, nous fixant les bras ballants, sans haine et sans peur. De vrais zombis -sauf quand ils attaquent, à la vitesse de la foudre. Je ne suis pas fâché de mettre de la distance entre eux et nous -et je me fiche de leur barrière invisible, à chaque fois que nous devons nous reposer je vais mettre quelqu'un de garde des fois qu'un petit malin nous ait suivis pour nous faire la peau.

Ils font beaucoup trop froid dans le dos pour que je les néglige.

Nous nous reposons dans un recoin de tunnel, un endroit facile à surveiller. D'après nos montres, à l'extérieur ce n'est même pas la nuit. Mais nous sommes tous épuisés. Deux heures devraient suffire. Je mets Silver de garde ou plutôt je cède lorsqu'elle se porte volontaire. Elle jubile en sortant d'autres petits bâtons de ses poches, que j'espère plus efficaces que le feu d'artifice qu'elle a utilisé pour intimider les bureaucrates. Elle joue aussi avec une demi-douzaine de minuscules billes d'un gris mat. Je préfère ne pas poser de questions.

Je réalise que je me suis endormi quand je me réveille en sursaut. Je mets quelques secondes à réaliser où je suis. J'entends le grondement, le même raclement d'une gigantesque respiration mécanique, plus fort que jamais. Le temps que je me remette sur mes jambes, Est et Charbon ont déjà leur sac sur le dos. Je ne vois pas Silver.

Je me prépare le plus vite que je peux, j'ai vraiment hâte de déguerpir, ce bruit atroce me tord l'estomac. J'appelle notre artiste des bombes. Aucune réponse. Le tunnel devient rapidement noir devant nous. Aucune trace, pas même une bille abandonnée sur le sol. Silver a disparu.

à suivre...





Dictionnaire illustré de la SFFF

Carotte



1- Nom commun féminin.

a- légume de la famille des apiacées, sa racine est comestible crue ou cuite et ses fanes peuvent être employées pour chatouiller le nez ou les pieds de son voisin. Ce légume est particulièrement apprécié par Bugs Bunny, non pour chatouiller, mais pour le manger.

expr. philosophique : La terre est bleue comme une orange, or, les carottes sont oranges, donc la terre est une carotte.

b - Résultat de l'extraction de glace ou de roche par un carottage.

2- Interj - ~ ! Communément employé face aux enfants pour ne pas avoir à prononcer devant eux des grossièretés.

3- Capitaine ~ . Humain élevé chez les nains. Le Capitaine Carotte, devenu grand, est membre du guet de nuit de la cité d'Ankh Morpork dans les romans de Terry Pratchett faisant partie des « Annales du Disque Monde ». Il possède une grande force, une grande naïveté, et un grand sens de la justice.

InFolio

Chaumière

Nom commun, féminin.

Elément incontournable du décor SFFF : on n'a peut-être pas toujours la place, les moyens et les figurants pour un château, alors qu'une chaumière, ce n'est pas grand-chose et ça vous pose un paysage.

Comment faire une chaumière ? Toit en chaume (comme son nom l'in-



dique), et murs en pierres (attention, en planches c'est une cabane). Les pierres doivent être de préférence moussues et branlantes. Pas la peine de jointoyer à neuf, ça fait toc. Une porte, une fenêtre (pas plus parce que le bon éclairage pour une chaumière, c'est quand on n'y voit rien) et une cheminée. A la rigueur, on peut se passer de la fenêtre. Eventuellement, si le budget est très très serré, de la porte. Mais en aucun cas de la cheminée. On pose la chaumière où l'on veut/peut : dans une riante vallée, sur les pentes abruptes d'une montagne, tout en haut d'une falaise qui surplombe le vaste océan, quelle que soit la saison, ça marche.

La chaumière, c'est un lieu de vie, un point de repère, une touche d'authenticité. Que fait-on dans une chaumière ? On balaye le seuil, on gît sur un grabat peu ragoûtant, et on fait mijoter de la soupe ou/et des potions dans un chaudron. Après, on n'empêche personne d'avoir des idées, mais dans l'ensemble on a fait le tour.

Josefa

Fane



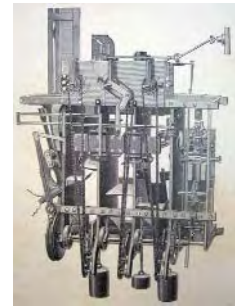
1- Nom commun fem. Partie visible hors de terre, composée de la tige et

des feuilles de plantes dont on consomme les racines. Fane de carotte. Elles peuvent être employées pour chatouiller le nez ou sous les pieds de son voisin. Assemblées en un bouquet, elles peuvent composer un joli bustier, mais ceci nécessite une position allongée dans une baignoire.

2- Nom propre. Parfois utilisé comme surnom de personnes se prénommant Fanny.

InFolio

Funubulateur



Nom masculin.

1er décélérateur de particules évasives du sommeil (Créé par le Pr A. Penthe en juillet 2006.) Destiné à l'origine à l'amélioration de l'activité cérébrale dans les rêves, il est aujourd'hui utilisé comme moyen de pression psychologique sur les sujets dits criminels. Composé de matériaux devenus rares (sels, sable) sa fabrication pour le grand public a été stoppée en 2020.

Coqje

Humain



Nom commun masc. ni elfe, ni troll, ni ogre, ni fée, ni goblin, ni gremlin, ni quadrupède, ni végétal, ni ômu, ni vogon, ni...

Globalement inoffensive, cette minorité ethnique est apparue dans la galaxie « voie lactée » sur la planète appelée Terre. Peuplade peu évoluée, ils n'ont pas dépassé le stade de l'envoi d'un véhicule spatial habité au delà de leur satellite, la Lune. Ils subsistent donc sur leur planète et n'ont pas de colonie sur les exoplanètes.

L'humain, homo sapiens sapiens est supposé posséder la sagesse, le savoir, l'intelligence... Doté d'un cerveau, d'un système postural d'aplomb et d'un pouce préhensible, il utilise ces instruments dans le meilleur des cas, à manger, travailler et se détendre voire également à ne rien faire. Malheureusement, il sait aussi les utiliser pour nuire et tuer.

En fin de compte, ce ne sera pas un si grand mal si la "voie express" passe par la Terre.



Coqje

Shorty



Nom commun, masculin.

Accessoire glamour, plus indispensable qu'il n'y paraît dans un vrai space op' qui tient à en mettre plein la vue, le shorty est, on s'en doute, minimal, de préférence assorti aux yeux de celle qui le porte, en satin Liberty, voire en kevlar (pour ceux qui tiennent à sacrifier à la modernité).

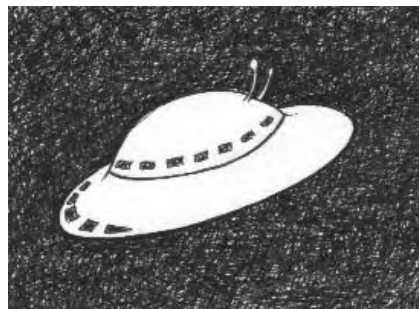
N'en déduisez tout de même pas trop vite que le shorty est un accessoire de protection. Non, l'intérêt principal du shorty est de signaler la Copine du héros : c'est beaucoup plus subtil et surtout beaucoup plus sexy qu'un panneau « La Copine du héros, c'est moi ».

Attention, le shorty est aussi parfois utilisé par la Méchante, quand elle est vile, manipulatrice et séduisante. Elle en profite en général pour accéder au statut de Copine du Héros pour quelques scènes, mais heureusement, le shorty ne fait pas tout, et le Héros finit par être détrompé. En général par la couleur, le noir étant celle des Méchants.

Josefa

Soucoupe (volante)

Nom commun, féminin.



Engin très improbable servant au transport des Martiens (et des Martiens uniquement). ça manque d'angles droits et d'aérodynamisme, mais c'est assez spectaculaire et, aux débuts de la science-fiction en tous cas, c'était original. Nostalgiques contre modernistes, la soucoupe volante fait l'objet d'une controverse passionnée parmi les essèfeux. De nos jours, c'est devenu un moyen de locomotion abominablement ringard. Les vaisseaux spatiaux ont nettement évolué, et, actuellement, la soucoupe de base est assez difficile à trouver. Pourtant, pour l'auteur de SF ou l'extra-terrestre décidé à l'utiliser, elle confère immanquablement à la scène une touche vintage avantageuse à laquelle il est difficile de résister.

Josefa

Strupule



Nom féminin. Cavité dermique à taille variable apparaissant sur le visage, due à l'ingestion d'Herbavi pendant la lune descendante. La strupule à une durée de vie moyenne de 10 jours. Le 14 septembre 2010 eut lieu le plus grand rassemblement amical de porteurs de strupules à Aix-sur-Provence, France.

Coqje

Platographie



Nom féminin. Art « has been » de proposer un message sur une surface deux dimensions. Regroupe l'ensemble des techniques anciennes sur supports physiques (écriture, photographie, peinture, dessin, cinématographie...)

Coqje

Rédoniser

Verbe. Action de destruction, élimination totale ne laissant aucune trace.

ex : Rédoniser ses voisins avec un laser Frolix.

Expr. fam : « Va te faire rédoniser ».



Recettes littéraires

Carottes et épluche-carottes

Josefa



J'avais une vingtaine d'années quand j'ai découvert les épluche-carottes. J'avais toujours vu ma grand-mère se servir d'un couteau à lame lisse, et raser les légumes à petits coups nerveux. Et pendant tout ce temps, d'autres se servaient d'un outil spécialement conçu pour l'épluchage. Grand-mère aurait froncé le nez en voyant ça. Elle n'avait presque rien dans sa cuisine, n'avait jamais voulu s'encombrer d'un fouet quand une fourchette suffisait pour battre les œufs. Peut-être connaissait-elle les épluche-carottes, et les méprisait-elle tout autant que les fouets ?

Son couteau débarrassait les carottes de leur peau en quelques passages, elle les coupait en fines rondelles, les arrosait négligemment d'un filet de jus de citron, les mettait de côté et paraissait ne plus y penser.

Tous ses soins, elle les apportait au tofu. Elle disposait les carrés de pâte blanchâtre sur la planche en bois, les manipulait sans fin avant de se décider à les couper en cubes minuscules. Elle versait les dés de tofu dans un petit saladier et les nappait de la marinade de qu'elle tenait toujours prête : huile d'olive fruitée, moutarde à l'ancienne dont les grains éclatent sous les dents, poivre et sauce soja.

Ne plains pas la sauce soja ! Quand tu goûtes ta marinade, il faut toujours que tu te dises

que tu en as mis un peu trop. C'est comme ça que ça s'apprécie, ma petite fille. Avec un goût de soja un peu trop prononcé.

Je réclamaï le droit de saupoudrer le tofu de quelques pétales d'ail séché. J'aimais plonger mes doigts dans le bocal, et les lécher ensuite, le goût piquait à peine la langue.

Grand-mère ne mélangeait carottes et tofu qu'au moment de passer à table.

Les goûts doivent se compléter, pas se mélanger.

Combien de fois, à propos de combien de recettes m'a-t-elle répété cela ?

La sauce soja doit compenser la fadeur du tofu. L'acidité des carottes citronnées doit couper la chaleur de la marinade. Le croquant des carottes doit contraster avec le moelleux de la pâte. Tu comprends, ma petite fille ?

Grand-mère était tout entière dans ce curieux équilibre entre abondance et austérité, entre aisance et rituel. C'était vraiment très surprenant d'avoir vingt ans, et de découvrir, dans un monde sans grand-mère, des épluche-carottes et des marinades point trop salées.



L'épreuve du Carrot Cake

Coqje



Ce jour là, en fin d'après midi, j'ai descendu dans mon jardin, pour y cueillir du romarin... mais ce sont des carottes que j'ai ramenées dans mon panier! Fraîches et croquantes à souhait, oranges et parfumées...

Malgré le bonheur et la beauté de ces légumes vitaminés je n'ai pu empêcher la très fréquente et subite vague de sadisme culinaire m'envahir. Je saisis une arme tranchante et sans réfléchir, leur arrachai les pieds et la tête.

Les cris de terreur ne parvenaient même plus à mes oreilles. Le ciel s'était assombri et des gouttes de pluie commençaient à tomber. Je noyai les carottes sous le robinet d'eau glacée et décidai de les écorcher vives sur le champ. Un parfum carotté montait à mes narines, excitant mon imagination. J'attrapai la râpe, saisis une carotte au hasard, la regardai dans les yeux et la projetai avec force sur les bords tranchants. 185 grammes et un peu d'huile de coude plus tard, je me sentais enfin calme et sereine. J'abandonnai pour un moment ces restes éparpillés, enfin silencieux, immobiles.

Dans un grand saladier, je mélangeai 180 g de farine à 180 g de sucre roux. Je n'omis pas d'ajouter un sachet de levure, dans le vif espoir de voir mes carottes s'élever haut sous la douleur. J'ajoutai ensuite 1 cuillère à soupe de cannelle : une épice capable de dompter les carottes aussi bien que le cumin et l'orange, mais ceci est une autre histoire... Je mélangeai encore et encore, à la cuillère à bois. Le batteur électrique est fortement

proscrit depuis que l'on a découvert que les carottes y étaient totalement insensibles. Je fus tentée d'humilier les carottes une dernière fois, et préparai donc le mélange idéal à ce traitement: une pâte dont l'aspect rebuterait toute cuisinière sensible et non avertie. Dans une ancienne tradition Frioulane on appelle cela « l'épreuve du KK », c'est à dire du Carrot Cake... 100 g de beurre fondu dans le mélange farineux, c'était parfait. Je jetai les carottes (ce qu'il en restait) dans ce mélange marron clair et peu appétissant. J'ajoutai 3 œufs un à un, en mélangeant avec soin pour n'épargner aucune de mes victimes. Je les fis macérer quelques dizaines de minutes, leur laissant espérer une improbable échappatoire à la cuisson...

J'allumai le four précisément à 160°C, comme on allume un bûcher : en prévision d'une ultime torture. Je jetai finalement le tout dans un plat à cake long et enfournai violemment dans le four. Je fermai consciencieusement la porte, en souriant.

Cinquante minutes plus tard, toutes traces du crime effacées, la vaisselle faite et les courses de la veille rangées, la transformation avait opéré. Et les carottes chantaient! La cannelle les enrobait d'un parfum enivrant! Oh, quelle délicate couleur de coucher de soleil, quelle texture onctueuse, quel flanc bombé, quel parfum de jardin de campagne sucré aux tartes de mémé! Je voyais des lapins gambader dans les prés, j'avais envie de m'offrir une râpe digne de ce nom, la souffrance des légumes disparaissait dans tout ce bonheur à manger! Aimable, bronzée, les fesses roses... J'étais une autre!



De l'autre côté de minuit ?

Stella Sabbat

« De l'autre côté de minuit ? » est le lieu -ou le moment- où le réel et la fiction se croisent et s'entrechoquent. En particulier là où la fiction -la SF- bien sûr, mais aussi les romans noirs, voire la littérature « blanche », des films...- nous permet de prendre de la distance par rapport au réel et de mieux le comprendre.

« (...) vous avez un miroir, tout ce qu'il y a de plus normal a priori. En fait, c'est un écran vertical et derrière est répartie toute une série de minicaméras. Lorsque vous vous regardez dans la glace, les caméras se déclenchent et enregistrent votre visage sous tous les angles. Elles envoient les images à l'ordinateur qui les traite avec différents filtres, les retouche -souvent en gommant les rides, en accentuant la couleur des yeux ou le dessin des lèvres... L'image retouchée est ensuite affichée sur le mirécran. Le tout se fait en temps réel, de sorte que vous avez vraiment l'impression de voir votre reflet dans une glace alors que... alors qu'il s'agit d'une image vidéo remaniée. Les gens achètent ça, vous savez ! Vous avez un nez tordu, ou des boutons, trop de rides : pas de problème avec le mirécran. » Mirécran, le miroir qui vous ment « (...) Vous rigolez mais c'est le slogan ! Je n'invente rien ! Il fallait oser, non ? Et ça a marché, très bien même, les gens adorent ça : ils se voient exactement comme ils veulent se voir. »[1]

Et bien, HP a osé avec le HP Photosmart R847 et le HP Photosmart R937, qualifiés sur le site d'HP d'« appareils très audacieux » et de « rois de la créativité » : « Avec la nouvelle fonction “effet lifting” (...), HP offre une nouvelle jeunesse sur les photos : les rides et les imperfections disparaissent en un clic pour laisser place à une peau lisse et unifiée. »

Dans La Zone du dehors du brillant Alain Damasio, le mirécran est une métaphore du premier principe sur lequel repose le contrôle social instauré par le Clastre : « 1. Extraire, à partir de l'individu, un double corrigé de lui-même : le dividu »[2]. Sur Cerclon, le Clastre est le garant d'une démocratie poussée au bout de sa logique et finalement très proche de la nôtre : un système qui se maintient et se perpétue par la dilution du contrôle social par tous et sur tous, par une auto-censure et par une desubjectivation et une normalisation des esprits et des corps, dont la vitalité s'est engourdie dans une quête effrénée de sécurité, de confort et dans la simplification du réel.

Dans le monde d'HP, comme sur Cerclon, la créativité et l'audace se nichent dans un curieux endroit : la négation de la réalité et de tout ce qui constitue l'homme (et la femme !) comme être vivant, animé et

mouvant, perpétuellement en devenir, donc changeant.

Bien sûr ce que propose HP, comme le mirécran, n'est qu'une illusion. Et d'ailleurs une illusion plus difficile à maintenir puisque HP ne promet la jeunesse éternelle que « sur les photos ». En définitive ce qu'offrirait HP à celles et ceux qui seront tentés par ce mirécran, c'est de gommer toutes leurs aspérités et de les rendre, virtuellement, lisses et uniformes.

Pour celles et ceux qui n'ont pas encore eu l'immense bonheur de lire La Zone du dehors du brillantissime et novateur Alain Damasio, deux liens qui vous donneront peut-être envie de le faire :

- une interview de Damasio dans le Cafard Cosmique :

<http://www.cafardcosmique.com/Alain-DAMASIO-Je-fabrique-des>

- la « fiche » de La Zone du dehors sur le site de La Volte :

http://www.lavolte.net/lazone-dudehors/index_livre.php



[1] Alain Damasio, *La Zone du dehors*, 1999, La Volte, 2007, pp. 146-147.

[2] Idem, p. 146.

Amnesia

les chroniques londoniennes

Max Maatmosis

*Is that story bizarre enough?
It is not about sth that is not
real though... But I told you before, I
find life is bizarre enough - I mean
real life when you really think about
it, i.e. as soon as you leave the well-
trodden paths of everyday-routines
and of everyday interpretations of
things (or language).*

One day I woke up and couldn't remember who I was.

It had happened before - that immediately after waking up I wouldn't know where I was, although I was not on holiday nor in somebody else's room; but this time I neither knew my name nor could I recall any memories. Like waking up in someone else's body/life.

I opened my eyes and looked around. The room didn't feel strange, but I didn't feel at home either. I reassured myself no one would just come in and claim this room for themselves. I claimed it for myself and locked the door.

Once I had got up, I got dressed. Still no memory. I deliberately delayed looking into the mirror because I was relieved. I felt happy not knowing who I was. I went to make a tea and sat myself in the armchair. Again I tried to remember my name. But: nothing! The next idea was to check documents for names and thus find mine. Again I delayed that to enjoy not knowing who I was. That was weird, one of the weirdest expe-

riences. And you realise that all that connects you to your past, and to who you are, are memories - fragile memories, that's it.

I don't remember how long exactly it was that I couldn't remember anything, but slowly bits and bobs of memory popped up. An hour later -I think- I knew my name and the most important details again.

And ever since, I know I am not alone. My pre-selector is with me all the time.

I call the agency in my brain that decides what does become conscious and what remains/becomes unconscious, my pre-selector. The pre-selector is a different being from my ego (or consciousness, where I make conscious decisions). We use the same body, even the same brain, but because I have no control over its decisions, it must be a different being. Although it must have very similar interests to mine: I'm not talking of hobbies but of the interest to keep my body and -because it depends on the body- mind in good shape. It seeks to protect my ego (which is in my mind). And that is a very reassuring thought. I (my ego) am not the only one who is trying to protect me (and see that no harm comes to me). That's why I say I'm not alone...

*PS: I still can't remember
what triggered the amnesia.*

Un jour, je me suis réveillé en ne me rappelant pas qui j'étais.

Il était déjà arrivé que, immédiatement après m'être réveillé, je ne sache pas où j'étais, même si je n'étais ni en vacances, ni dans une chambre étrangère ; mais cette fois-là, je ne me souvenais plus ni de mon nom ni de rien. C'était comme se réveiller dans le corps ou la vie de quelqu'un d'autre.

J'ouvris les yeux et regardai autour de moi. La chambre ne m'étais pas étrangère, mais je ne me sentais pas non plus chez moi. Je me persuadai que personne n'allait entrer et prétendre que cette chambre était la sienne. Je me l'appropriai et fermai la porte.

Sitôt levé, je m'habillai. Toujours pas de souvenirs. Je retardais délibérément le moment de me regarder dans un miroir, car je me sentais soulagé. J'étais heureux de ne pas savoir qui j'étais. J'allai me faire du thé et m'assis dans le fauteuil. A nouveau j'essayai de me souvenir de mon nom. Mais: rien! J'ai ensuite eu l'idée de chercher des noms dans les papiers, et ainsi de retrouver le mien. A nouveau je retardai ce moment pour goûter encore au plaisir de ne pas savoir qui j'étais. C'était étrange, une des plus étranges expériences qui soit. Et tu réalises que tout ce qui te relie à ton passé, et à la personne que tu es, ce sont des

souvenirs -de fragiles souvenirs, rien d'autre.

Je ne me rappelle plus pendant combien de temps exactement je ne pus me remémorer quoi que ce soit, mais lentement, par bribes, de petits fragments de souvenirs surgirent. Une heure plus tard -il me semble- je savais à nouveau mon nom et les plus importants détails me concernant.

Depuis, je sais que je ne suis pas seul. Mon pré-sélecteur est tout le temps avec moi.

J'appelle ainsi l'agence, dans mon cerveau, qui décide de ce qui doit devenir conscient, et de ce qui doit rester inconscient, mon pré-sélecteur. Le pré-sélecteur est différent de mon ego (ou de ma conscience, de l'endroit où je prends des décisions en toute conscience). Nous utilisons le même corps, nous partageons le même cerveau, mais parce que je n'ai aucun contrôle sur ses décisions, il est forcément un être différent, bien qu'il ait des intérêts très semblables aux miens. Je ne parle pas de passe-temps, mais de notre intérêt commun à préserver mon corps et -parce qu'il dépend de mon corps- mon esprit. Il cherche à protéger mon ego (qui est dans mon esprit). Et c'est une pensée très rassurante. Je (moi) ne suis pas le seul à essayer de me protéger, et à faire en sorte qu'aucun mal ne m'atteigne. C'est pourquoi je dis que je ne suis pas seul...

traduction Stella
Sabbat & Ekwerkwe

NUITS D'ORIENT ET TAPIS VOLANT

Le petit jeu arabe

*De texte en dessin, ils se sont passé l'histoire...
Et comme toujours quand on joue au téléphone arabe,
ce qu'on raconte se transforme subtilement.*

Malaurie - 1

Il était une nuit en Orient, dans la très belle ville de Bâm, un vieil homme nommé Barnabé Nabokov. Il était immensément riche et vivait dans un palais fastueux. Sa principale occupation consistait à fabriquer des tapis, chose commune en cette Perse fébrile et tourmentée. Mais il pouvait leur donner la faculté de voler. Cela résultait d'une savante alchimie qui se transmettait de génération en génération. Barnabé possédait ce don qui faisait de lui un homme réputé et respecté.

Barnabé était aussi amoureux de la fille de son voisin, une certaine Lolita. Cette jeune fille était splendide, une vraie merveille de la nature. Ses formes accortes possédaient une harmonie proche de la perfection. La musique de son corps émerveillait tous ceux qui avaient eu la chance de la croiser un jour. Son père, jaloux de ce succès, souhaitait la protéger du regard de ses voisins. Il lui interdisait de sortir le jour et lui ordonnait de se vêtir d'une burqa, où seule une simple fenêtre en croisillon lui permettait de voir ou elle mettait ses petits pieds.

Barnabé alla voir le père de Lolita. Il lui proposa de confectionner pour sa fille le plus beau des tapis volants. Ainsi Lolita pourrait survoler la ville sans crainte d'être vue, de nuit comme de jour. Barnabé avait le secret espoir d'obtenir les faveurs du père et pensait lui demander la main de sa fille. Il se mit à l'ouvrage et conçut ce tapis admirable en une seule nuit. Au petit matin, Barnabé fit quelques essais et survola les montagnes surplombant Bâm. Ces essais s'avérèrent concluants. De retour en ville, il prit le chemin de la maison de sa bien-aimée. À son arrivée, il découvrit un père anéanti. Sa fille avait été enlevée.

Ajdar, le dragon mythique et légendaire était sorti de sa torpeur. Son culte trop longtemps oublié, Ajdar avait souhaité rappeler aux hommes leur devoir. Pour accomplir sa vengeance il avait enlevé la belle Lolita. Armé de son tapis merveilleux, Barnabé parti à sa recherche. Il commença sa quête dans les jardins sublimes de Bâm.

InFolio - 2



Cocje - 3

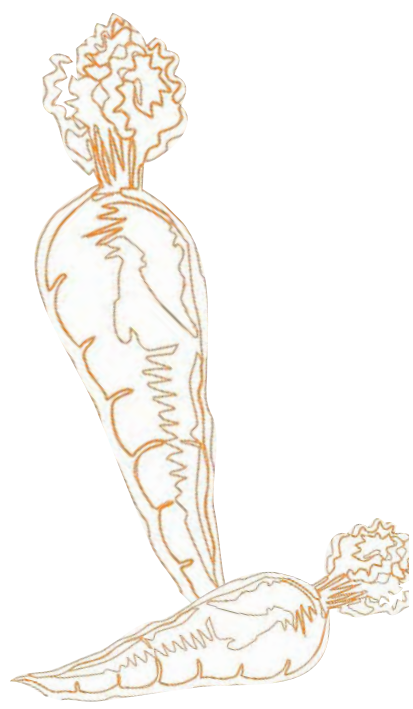
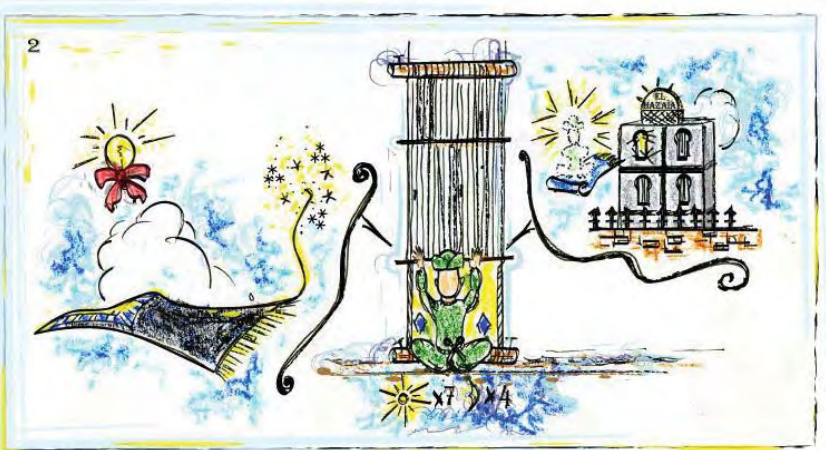
Le Prince Sahib habitait au dernier étage d'un superbe Palais en Orient. Il vivait heureux et amoureux de sa femme, toujours cachée sous son long voile. A l'occasion de son anniversaire de mariage, il souhaita offrir un cadeau spécial à sa bien-aimée. Un artisan tisserand répondit à son annonce et vint au palais lui proposer un tapis volant tissé avec du fil de perlimpette magique, un fil doré. Il avait lui-même testé l'efficacité d'un pareil tapis lors de sa fuite de la prison d'El-Hazaïa, car le tapis rendait invi-



sible ses passagers aux yeux du monde, prétendait-il. Le prince commanda un tapis volant au tisserand qui travailla pendant 7 jours et 4 nuits sans trêve.

Le modèle commandé était coloré par de petits losanges sur fond doré, avec de belles franges. A l'aube du 8^e jour le tapis était fini. Le tisserand ne put retenir son désir de voler au moins une fois sur ce tapis qui lui était si familier. Pendant ce temps, un dragon venu de nulle part enleva la bien-aimée du prince. Dans ses serres, toujours cachée sous son habit sombre, elle s'éleva dans le ciel. Fou de tristesse, le Prince ordonna au tisserand de poursuivre le dragon et de ramener sa femme saine et sauve.

Ainsi le tisserand, contre toute attente, vola une seconde fois sur son tapis...



les auteurs d'octobre

COUJE



Aurait pu naître en Italie. Née une première fois en France puis d'autres fois après.

A d'abord testé la musique, pour continuer dans la photo en passant par le cinéma. Quelques expérimentations culinaires viennent s'ajouter depuis peu.

La tête toujours remplie de questions et de rêves, espère parcourir le monde avec sa moitié.

Blog : [le cahier virtuel](http://lecahiervirtuel.blogspot.com)
<http://lecahiervirtuel.blogspot.com>

INFOLIO



Social à tendance asociale, l'InFolio d'Alsacie est, coté face, un mammifère bipède nomade et coté verso, un feuillu.

Lors de sa lointaine jeunesse, l'InFolio a rencontré un autre mammifère bipède appelé le professeur de français. Celui-ci était doté d'un don de voyance, et lui avait prédit une carrière littéraire et non scientifique. Ce savant n'avait ni tout à fait tort ni tout à fait raison. L'InFolio dévore les livres autant que les sciences dévorent l'InFolio.

En phase bipède, l'InFolio essaye d'attraper en vol des photons pour leur demander leur numéro de matricule.

En phase feuillue, l'InFolio mène, à ses heures perdues, des recherches sur la relativité du temps liée l'évasion par l'imaginaire et le rêve, et sur

le dépôt en couches minces de pigments sur un substrat à base organique.

Blog : [InFolio dans tous ses formats](http://infolio.over-blog.com)
<http://infolio.over-blog.com>

JOSEFA



J'aime me lever tôt, traîner dans un peignoir rouge et vert, Pastroudis en décembre, me faire avoir par les trompe-l'œil, manger des fish&chips à la sortie du cinéma. Je relis régulièrement les mêmes livres. J'ai pleuré à mon premier concert. J'ai longtemps rêvé d'habiter au bord de la mer.

Quand il faut faire quelque chose, je barbouille, je gribouille, je griffonne, je rature, et je m'arrête en principe avant d'arriver au point ou au trait final.

LARKEO



Née dans une petite bourgade nichée dans un écrin de CO², j'ai poursuivi diverses études et carrières qui m'ont menée à choisir un mode de vie basé sur la sieste, le Saint-Emilion, l'art du calembour, les pantalons en jean et la navigation dans les quarantièmes hurlants (du Web).

Je n'ai jamais enseigné nulle part ni publié quoi que ce soit. Je suis actuellement directrice de la cafetière et du four à micro-ondes, activités qui me laissent cependant le temps de consacrer quelques instants à ma famille et à ce pour

quoi je reçois un salaire, c'est-à-dire l'archéologie.

Ah, j'oubliais, je suis aussi grand-mère, et entre deux chantiers de fouilles, je m'adonne aux délices du bookcrossing.

La photo date de l'année dernière, j'ai changé de lunettes depuis !

Blog : [Le petit blog est dans le pré](http://larkeo.wordpress.com)
<http://larkeo.wordpress.com>

LUMA



Naissance en 1986 quelque part dans les montagnes. A beaucoup lu et écrit, fait des études et vu du pays.

Auteurs préférés : Terry Pratchett, Stephen King, Daniel Pennac, Robin Hobb, Ptitluc, Ayroles, Binet, Franquin, Urasawa, Clamp ... etc.

Record à Tetris : 200 lignes.

Blog : [Ecriveuse en herbe](http://ecriveuse.canalblog.com)
<http://ecriveuse.canalblog.com>

MALAUURIE



Genre terrien, avec yeux et bouches sur le visage, dix doigts formatés au pianotage sur clavier, cervelet en panade, bédéfîlôvent, buveur de génépi modéré et cueilleur d'argousier les matins d'hiver par moins dix degrés celsius. Le poil doux et clairsemé ce mâle ô rit vous donnera entière satisfaction si vous ne l'agressez pas.

Blog : [Le génépi et l'argousier](http://legenepietlargousier.over-blog.com)
<http://legenepietlargousier.over-blog.com>

MAX MAATMOSIS



Max Maatmosis was born in continental Europe during the wild Seventies.

He grew up in a mad town.

Currently he is living in NewLabourLand (near London).

And, as everybody else, he likes to ask big questions... and even more so, to come up with hypothetical answers.

STELLA SABBAT



Elle, c'est Adèle*. Et Adèle, elle est infiniment moins socialement conforme que moi, plus évidemment anarchiste, plus radicalement féministe, plus résolument dans l'action, plus courageuse aussi ... mais j'y travaille.

* Adèle Blanc-Sec, dont Jacques Tardi conte et illustre avec talent les Aventures Extraordinaires.

VANINA



Je suis née le 23 juin 1964 à Paris, dans un milieu artistique. C'est pourquoi je pratique encore deci delà la sculpture sur ballons.

« Petite dernière » d'une famille de 6

enfants. J'ai été prénommée Vanina grâce à une superbe danseuse mi-corse mi-berbère que mon père allait « croquer » (dessiner) dans l'atelier du chorégraphe Malkovsky.

A 15 ans, je me suis retrouvée paraplégique suite à un accident de sport. La cavalière que j'étais a renoncé à l'équitation, pour, 20 ans plus tard, devenir meneuse (atteler des chevaux).

J'ai un D. E. A. d'arts plastiques et travaille comme directrice artistique en P. A. O.

« On » me dit collectionneuse de collections...

J'ai un fils né en 1987 dont le père est décédé en 1995. J'ai retrouvé en 2005 mon premier Amour ; il est l'homme de ma vie !

Deux aphorismes qui accompagnent ma vie :

« Il ne faut jamais oublier ses rêves... »

« Ma liberté s'arrête là où celle des autres commence. »

Sourire

Blog : Art'moureusement votre
<http://artmoureusement.canalblog.com>



Le premier **web-numéro** a été réalisé par

Cocje (Touche-A-Tout),

Ekwerkwe (Rêve-Debout),

InFolio (Grande-Négociatrice) et

Stella Sabbat

(Courageuse-Lectrice).

Mentions légales

« Les photos, peintures et textes de ce Fanzine ne sont pas libres de droit. Toute reproduction, même partielle des images et des textes est strictement interdite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). »

Appels de novembre

Rouges-manteaux

Vous pouvez répondre à cet appel :

- soit sous forme de **texte** (en 10 000 signes maxi.),
- soit sous forme d'œuvre **graphique** (dessin, bande dessinée et strips, photo, collage, etc.)

Petit jeu de saute-mouton

Un nouveau **jeu collectif**. Fanés de carottes vous propose quelques lignes comme point de départ à un récit exquis...

Le premier joueur recevra ces quelques lignes ... en écrira quelques autres à la suite ... et passera le relais à un deuxième joueur ... qui lui même passera le relais ... etc.

Il s'agit d'un tout petit **texte** de 2 000 caractères maximum pour chaque participants.

Steampunk rural

Ce **feuilleton du dimanche** devra comporter entre quatre et douze épisodes d'un maximum de 15000 signes chacun.

Toutefois, vous pouvez également interpréter cet appel sous forme **graphique**.

Glossaire

SFFF et (S)F

Science-Fiction, Fantasy & Fantastique. *Fanes de carottes* traite de (science) fiction - c'est à dire de science-fiction, de fantasy, de fantastique, mais de n'importe quel autre genre littéraire aussi (d'où les parenthèses). Parce que ce qui compte, c'est le mélange des genres !

Fanzine

Le fanzine (contraction de **fanatic magazine**) est un périodique (ou apériodique) indépendant, créé et réalisé de manière désintéressée par des passionnés de bandes dessinées, de science-fiction, etc., et diffusé à un très petit nombre d'exemplaires.

Blog

Un blog ou blogue (aphérèse de **web log**) est un site Web constitué par la réunion d'un ensemble de billets (appelé aussi notes ou articles) triés par ordre chronologique. Le blogueur (tenant du blog) y publie un texte, souvent enrichi (illustrations, hyperliens, etc.) sur lequel chaque lecteur peut le plus souvent apporter des commentaires.

Blogzine

Le blogzine de *Fanes de carottes* est un magazine, mensuel, publié sous forme de blog. La publication des articles est étalée sur le mois, à raison d'un tous les jours (ou tous les deux jours).

Fanes de carottes - mode d'emploi

Fanes de carottes est un blogzine qui traite de (science) fiction - voire de SFFF.

Fanes de carottes c'est, comme dans un magazine papier avec des rubriques variées : des textes, des illustrations, des feuilletons, des articles de fond, des chroniques, des jeux, des recettes, des définitions, un courrier des lecteurs...

Tous les mois, nous lançons divers appels pour préparer les numéros à venir. Vous avez une idée, une envie, un peu de temps ? Un clavier, des crayons de couleur, un appareil photo ? Surtout, vous avez envie de vous amuser ? Il suffit d'avoir envie, tout le monde peut participer !

Dans les catégories du blog, vous trouverez :

- les appels en cours : tous les détails sur les appels à textes, à jeux, à feuilletons du moment, auxquels vous pouvez participer.
- les appels permanents : les recettes littéraires, le dictionnaire de la SFFF, auquel sont venus s'ajouter le port-folio et les vœux sont ouverts en permanence, vous pouvez jouer quand vous voulez.

Appels de novembre

Petit jeu de Jacadi

Les personnages

- M. Lheaumme, la cinquantaine, déjà chauve
- Caroline Lheaumme, sa fille, 25 ans, brune, un peu replète
- Mme Dichs, 35 ans, châtain, jolies jambes, veuve de guerre
- M. Grimaud, 35 ans, brun, bel homme
- Janie Clare, 21 ans
- Marvin Clare, 21 ans

20 mars 2007, fin de matinée

Dans le bureau d'une maison bourgeoise, en Picardie M. Lheaumme dicte du courrier à sa secrétaire, Mme Dichs. La fille de M. Lheaumme, Caroline, lit dans la mezzanine, aménagée en bibliothèque, qui surplombe le bureau. M. Grimaud, le jardinier, taille les rosiers qui poussent dans une plate-bande

sous la fenêtre (ouverte) du bureau.

Janie et Marvin Clare entrent dans le bureau, armés chacun d'un revolver. Ils reprochent à M. Lheaumme la ruine et la mort de leur père. Un coup de feu est tiré. M. Lheaumme est touché à la poitrine. Mme Dichs appelle des secours et la police. Les jumeaux Clare restent sur place.

20 mars 2007, après-midi

Les témoins du drame ont été isolés et n'ont pas pu communiquer. La police prend les dépositions de chacun. M. Lheaumme, qui reprend peu à peu conscience, se remémore la scène.

Lequel de ces six personnages avez-vous envie d'être ?

Fanes de carottes vous propose d'écrire :

- soit l'une des cinq **dépositions**,
- soit les **souvenirs** de M. Lheaumme.